CONSIDÉRATIONS

SUR LA NATURE

DES FIÈVRES INTERMITTENTES;

DISSERTATION

Présentée et soutenue, à l'École spéciale de Médecine de Strasbourg, le Lundi, 12 Décembre 1808, à trois heures après midi;

PAR

GÉRARD FREUDENBERG,

DE WICKRADT, DÉP. DE LA ROER.



STRASBOURG,
De l'imprimerie de LEVRAULT, impr. de l'École de médecine.
1808.

A MONSIEUR

TOURDES,

Professeur de Pathologie et de Nosologie internes à l'École spéciale de médecine de Strasbourg, Président des Jurys de médecine des départemens de l'arrondissement de Mayence, ancien Médecin en chef d'armée, Membre de plusieurs Sociétés savantes:

En hommage de reconnoissance et de respect.

G. FREUDENBERG.

Professeurs de l'École de médecine de Strasbourg.

MM. BÉROT, Président.

CAILLIOT,	examinateurs.
COZE,	
FLAMANT,	
LAUTH,	
MASUYER,	

GERBOIN.
MEUNIER.
ROCHARD.
TINCHANT.
TOURDES.
VILLARS.

L'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

CONSIDÉRATIONS

SUR LA NATURE

DES FIÈVRES INTERMITTENTES.

§. 1. On appelle fièvres intermittentes ces maladies qui forment un ordre particulier de fièvres, et qui se distinguent de la fièvre continue, de la continente et de la rémittente, en ce que les différens accès sont coupés par un intervalle libre et tout-à-fait exempt de pyrexie (apyrexie).

§. 2. Ces fièvres varient à raison du type, du paroxisme et de l'ordre des accès; c'est ce qui les fait distinguer en quotidiennes, tierces, quartes, légitimes, doubles, etc.

§. 3. Ce que la synoque (fièvre inflammatoire), le synoque (fièvre putride) et le typhus (fièvre nerveuse) sont à l'égard du système artériel, veineux et nerveux, la fièvre intermittente l'est pour le système lymphatique. L'essence de cette fièvre réside par conséquent dans une inflammation du système lymphatique.

§. 4. La fièvre primitive et cardinale de l'ordre des intermittentes est la fièvre quarte. C'est elle qui porte le plus fidèlement le caractère et la forme de ces fièvres : son intermittence est non-seulement la plus longue, mais ses accès sont plus rigoureusement tracés par l'alternative du frisson, de la chaleur et de la sueur; conséquemment par les trois phénomènes principaux qui constituent chaque fièvre intermittente. L'automne, la mère de ces fièvres, engendre particulièrement la quarte, et celle-ci conserve le plus long-temps son type et son caractère; ce qui n'a pas lieu dans

les autres espèces, qui se confondent plus volontiers l'une dans l'autre. La fièvre quarte est donc à considérer comme la souche des autres espèces d'intermittentes.

§. 5. Il suit de là qu'il faut partir de la fièvre quarte pour tracer un tableau fidèle des fièvres de cet ordre. En effet, l'idée de cette première une fois fixée, il est facile de se rendre un compte exact des autres espèces, à moins qu'on ne veuille considérer toutes ces fièvres comme des rejetons de la synoque; car alors on pourroit partir de la quotidienne, avec d'autant plus de raison que par son type elle se rapproche de la continente, et par son caractère de l'inflammatoire.

§. 6. La fièvre quarte s'éloigne le plus de la diathèse phlogistique, quoique sa nature, comme celle de toutes les fièvres, consiste dans une inflammation. Pendant l'accès même on ne sauroit la distinguer des autres fièvres, tant la chaleur et les autres symptômes fébriles sont violens. Les intermittentes ne peuvent donc être reconnues que par les apyrexies qui précèdent le prochain paroxisme.

§. 7. Ces fièvres s'annoncent aussi par des symptômes précurseurs; mais il faut observer que cette période, pour ainsi dire préparatoire, n'existe que dans des fièvres intermittentes sporadiques, dépendantes de circonstances particulières de l'individu, et non dans celles qui proviennent d'une constitution épidémique, d'un méphitisme, ou d'une contagion. Ces symptômes précurseurs sont en général les mêmes que ceux des autres fièvres, comme, par exemple, un sentiment de pesanteur, de lassitude, de foiblesse, de tiraillement et de tension dans les membres; un malaise et une susceptibilité particulière. Cependant les signes propres de la véritable intermittente dépendent d'une affection particulière du système reproductif; ce qui fait que les symptômes gastriques, tels qu'un sentiment de pression, de plénitude et de tension dans la région précordiale, une langue chargée, les nausées, le dégoût

pour les alimens, etc., prédominent sur les autres : mais le signe le plus caractéristique est un sentiment de froid, ou plutôt un frissonnement entremêlé de chaleur. Cette période de la fièvre est surtout très-prononcée dans les cas de rechute, dans lesquels elle ne manque pas d'arriver. L'on observe encore que les ongles des doigts changent de couleur et deviennent livides.

§. 8. Cette même période, ou plutôt ce précurseur de la fièvre intermittente, peut aussi annoncer le caractère que la maladie va prendre, attendu qu'il se manifeste déjà tous les symptômes dont le complément constituera par la suite cet état pathologique. C'est principalement le frisson et le trouble portés dans les fonctions assimilatrices, qui se déclarent les premiers et qui persistent le plus long-temps dans la reconvalescence.

§. 9. Ce frisson et cette affection particulière du système reproductif ont fait nommer ces fièvres, *fièvres froides*, et les ont fait considérer et traiter comme des maladies gastriques. Ceci s'applique surtout à la fièvre quarte, cette souche des fièvres intermittentes : aussi n'y en a-t-il point où on ne rencontre plus ou moins de symptômes gastriques qui troublent la digestion.

§. 10. Le siége de ces maladies étant dans le système lymphatique, et celui-ci appartenant au système reproductif, il ne peut y avoir de fièvre intermittente sans altération dans les fonctions de la nutrition. L'affection de la peau et celle du canal alimentaire, qui sont à considérer comme les deux pôles opposés de la nutrition (qu'on me passe cette expression), prouvent la vérité de mon assertion.

Les phénomènes gastriques eux-mêmes ne sont qu'une suite de l'état morbide du système général ; celui-ci se comporte dans ce cas comme dans le synoque, où l'affection du système veineux se complique également de symptômes gastriques.

§. 11. La fièvre quarte, comme étant la fièvre intermittente la mieux prononcée, prouve que les symptômes gastriques ne dépen-

dent point d'une affection de l'estomac ou des intestins, mais de celle de tout le système en général, attendu que, dans les intervalles des accès, les malades mangent avec un très-bon appétit, et digèrent de même, ce qui ne pourroit avoir lieu dans le cas contraire.

§. 12. Néanmoins l'intermittente peut avoir son point de départ du canal alimentaire et de la peau; car on observe toujours que le système entier souffre également. Dans les fièvres intermittentes par indigestion ou par refroidissement, l'estomac et la peau sont à la vérité affectés primitivement, mais la fièvre même qui s'ensuit prouve jusqu'à l'évidence que tout le système participe à cette affection locale.

§. 13. La fièvre intermittente, tout comme les autres espèces de fièvres, peut partir, ou du système entier, ou d'un seul organe de ce système; ce qui établit la différence entre fièvre intermittente générale et fièvre intermittente locale. Dans ce dernier cas, les glandes du système lymphatique sont affectées : aussi l'intermittente s'associe-t-elle volontiers à ces maladies des organes dans lesquels le système glanduleux est prédominant; et ne voyons-nous pas qu'elle accompagne et qu'elle produit souvent les squirres ?

§. 14. Le paroxisme de la fièvre intermittente parcourt successivement les temps suivans : 1.° frisson très-violent, 2.° chaleur très-forte, 3.° sueur générale, 4.° cessation de tous les symptômes, ou apyrexie. Chacun de ces quatre temps est d'une très-grande importance, et demande à être considéré en particulier.

§. 15. Le frisson qu'on remarque dans la fièvre intermittente a ses différens degrés. Il commence par un tiraillement dans les membres, une pâleur de la face, une constriction et resserrement de la peau, et un froid dans le bout du nez et à l'extrémité des doigts, accompagné d'une couleur bleue de la main et des ongles.

Ce frisson est le premier degré de froid fébrile; mais bientôt il augmente, et s'accompagne de tremblement des membres, cla-

quement des dents, diminution et quelquefois anéantissement de la sensibilité dans la peau, trémoussement des muscles, collapsus et disparition des veines, respiration accélérée et inégale, tension de l'estomac, nausées, vomissement, borborygmes, sécheresse de la bouche avec un goût fade ou amer, urines aqueuses et abondantes ; pouls concentré, petit, dur, fréquent ou bien lent, inégal et presque entièrement déprimé. L'accès de froid dure d'une jusqu'à quatre heures, et est quelquefois si violent qu'il dégénère en convulsions.

§. 16. Le frisson n'est pas le même dans la quotidienne ou dans la tierce, la quarte et les redoublées. Il est plus fort dans la quarte, moins fort dans la tierce, et plus foible dans la quotidienne. Cependant ceci dépend beaucoup, soit de la constitution épidémique, soit de la constitution particulière du malade.

§. 17. Le froid n'est autre chose qu'une contraction ; plus celle-ci est forte, plus le premier est violent : l'artère y est opprimée et app oche de la nature de la veine, tant sa réaction sur le sang est foible. Tous les phénomènes pathologiques que nous remarquons pendant le froid, prouvent la contraction de l'artère, ou, en d'autres termes, la victoire que la contraction a remportée sur la force expansive dans le système sanguin. Lorsqu'une fièvre intermittente se termine par la mort, celle-ci ne peut avoir lieu que dans l'accès de froid et quand la force expansive est tout-à-fait nulle.

Le frisson n'est si prononcé dans les fièvres intermittentes que parce que ces fièvres ont leur siége dans un système dans lequel la contraction est déjà predominante. Le système lymphatique, comme étant pour ainsi dire le plus subalterne de tous les autres, n'a que peu de force artérielle et une foible irritabilité, d'où il suit que l'expansion succombe sous la contraction qui triomphe. Le frisson est plus fort dans la fièvre quarte, parce que dans elle le système lymphatique est le seul attaqué. En automne

et dans les constitutions phlegmatiques, le frisson est plus violent, attendu que dans l'un et l'autre cas le système lymphatique prédomine. La violence du froid nous fait aussi juger du caractère de la fièvre intermittente, et nous fait connoître les circonstances dans lesquelles elle est plus ou moins inflammatoire. Le frisson est un symptôme essentiel et nécessaire de la fièvre; sans lui point de fièvre, et surtout point de fièvre intermittente. Le frisson et la chaleur peuvent alterner plus souvent dans un seul accès, mais c'est toujours une lutte entre la contraction et l'expansion.

§. 18. Le second temps du paroxisme est celui de la chaleur: il est en sens inverse de celui du froid. Au moment où le froid cède à la chaleur, il se manifeste les symptômes les plus violens, principalement le vomissement, le mal de tête, la soif et les douleurs de la colonne vertébrale. Cette période est particulièrement caractérisée par une chaleur sèche et brûlante à toute la surface du corps, par l'accélération et la régularité du pouls, par la soif plus ardente, la respiration plus fréquente et plus gênée, l'urine plus rouge, plus foncée et plus épaisse, et par un plus grand développement des symptômes gastriques. Avec l'invasion de la chaleur, l'expansion commence à subjuguer la contraction, l'irritabilité prédomine, et tous les organes du système irritable sont plus exaltés; l'artère opprimée redevient libre. Cette période a une durée de trois jusqu'à six heures.

§. 19. Le troisième temps est celui de la sueur; il représente la victoire complète que l'expansion a remportée sur la contraction. La chaleur elle-même n'est que le combat de ces deux forces, et avec le commencement de la sueur la contraction est anéantie et la crise est arrivée, comme le prouvent tous les phénomènes qui se manifestent alors. En effet, la peau devient moite, la langue et la bouche s'humectent, la soif cesse; le pouls est mou, ondoyant et plein; la sueur est gluante et exhale une odeur acide; l'urine dépose un sédiment briqueté; le ventre

devient libre ; souvent il se déclare des diarrhées et des efflorescences à plusieurs parties du corps, principalement aux lèvres. La durée de ce temps est depuis deux jusqu'à quatre heures, et même davantage.

§. 20. Le temps de l'apyrexie mérite dans les fièvres intermittentes une attention particulière. Les malades jouissent dans cet intervalle d'une santé apparente ; mais en examinant la chose de plus près, on trouve que plusieurs fonctions sont troublées. La fièvre intermittente ayant son siége dans un système qui appartient à la reproduction, le canal alimentaire et la peau ne sont pas tout-à-fait exempts d'affection pendant l'intermittence ; il n'est pas rare non plus d'observer beaucoup de phénomènes gastriques, tels qu'une langue chargée, une bouche pâteuse et amère, un dégoût pour les alimens tirés du règne animal, une altération de la couleur de la face, une urine trouble et limoneuse. Les malades sont en outre très-sensibles pour le froid, principalement lorsque la peau étoit attaquée primitivement et prédominoit sur le canal intestinal ; ils sont en outre très-irritables, ont des sueurs locales à quelques parties du corps, et se fatiguent aisément. On peut juger par tous ces phénomènes si l'accès doit revenir ou non.

§. 21. Quoique la nature de toutes les fièvres intermittentes consiste dans une inflammation, on les divise néanmoins en inflammatoires, gastriques et nerveuses, et elles correspondent sous ce rapport à la synoque, au synoque et au typhus.

§. 22. Non-seulement la quotidienne, mais aussi la tierce, prennent souvent le caractère inflammatoire. Ces fièvres attaquent les jeunes gens pléthoriques, pendant l'hiver ou au commencement du printemps, à la suite d'un changement de saison, ou après des hémorragies supprimées ou l'usage trop fréquent de boissons spiritueuses. Cette fièvre commence par un violent frisson, qui est suivi d'une chaleur brûlante ; le visage

est pour ainsi dire tout en feu, la peau est tout-à-fait sèche, la conjonctive est comme injectée de sang, le mal de tête est insupportable, il y a insomnie et délire pendant l'accès; l'urine est rouge et brûlante, la soif inextinguible, et le ventre est resserré. Même après la sueur critique ces phénomènes ne disparoissent pas complétement, attendu que le pouls conserve une certaine plénitude et dureté, et que la soif et la chaleur brûlante de la peau ne se perdent pas entièrement. Les accès durent assez long-temps, et l'apyrexie est courte. Les fièvres intermittentes, inflammatoires, se reconnoissent encore par les affections de poitrine qui les accompagnent, comme la toux, le point de côté, la fréquence de la respiration, etc.

§. 23. La fièvre intermittente gastrique dépend fréquemment de la constitution, de la saison, puis de quelques influences particulières, telles que d'indigestions, d'affections de l'ame, etc. Elle se reconnoît par les signes suivans: nausées, dégoût, amertume de la bouche, renvois amers, enduit jaunâtre et muqueux de la langue, sentiment de pression et d'ardeur dans la région précordiale et dans l'estomac, tremblement de la lèvre inférieure, salivation fréquente, vomissement, vertiges, pesanteur de la tête, céphalée, diarrhée, anxiété, couleur jaune des yeux, excrémens fétides, urines foncées et jaunâtres, soif et appétit pour les boissons acidulées.

§. 24. L'intermittente nerveuse est caractérisée, comme toutes les fièvres malignes et typhodes, par une grande foiblesse dès le début de la maladie, par le délire, le pouls inégal et tremblotant, et par la discordance dans les phénomènes de la maladie. Pendant l'automne, une atmosphère chaude et humide donne naissance à cette fièvre, qui est accompagnée des symptômes suivans: le type, quoique intermittent, tend à passer dans le sub-continu; la tête est prise dès le commencement et même pendant l'apyrexie; la pesanteur et la douleur de tête, le vertige et la

somnolence persistent sans interruption; le malade est attaqué de vomissement, de diarrhée, de lipothymies et de palpitations de cœur, qui l'affoiblissent beaucoup; l'urine est aqueuse, ténue, limpide, d'autres fois rouge, épaisse et d'une mauvaise odeur, et ne sauroit être rendue qu'avec peine et des mouvemens spasmodiques; le pouls est très-irrégulier; la face est décomposée; les lèvres et la langue sont sèches, et cette dernière est couverte d'aphthes.

La continuité de plusieurs de ces symptômes avec la constitution épidémique achève de caractériser cette fièvre.

§. 25. Les fièvres nerveuse, soporeuse, syncopale, algide, sudatoire, ne sont que des variétés de l'espèce d'intermittente dont nous parlons. La soporeuse suit ordinairement le type tierce; elle est la plupart du temps épidémique, et dans le second ou troisième accès les malades tombent dans une somnolence qui se termine fréquemment par l'apoplexie. Dans la syncopale il y a une grande prostration de forces, et des lipothymies qui se terminent par la mort au second ou troisième accès. La fièvre algide est caractérisée par un froid extrêmement violent pendant tout le paroxisme, par une grande anxiété, par l'enrouement, la petitesse et l'intermittence du pouls et par la prostration générale.

L'intermittente avec sueurs colliquatives se distingue par une sueur qui commence avec la chaleur, qui va toujours en augmentant, et qui produit une grande foiblesse et un extrême épuisement de forces.

§. 26. Il existe aussi une fièvre intermittente masquée, dans laquelle on n'observe point les symptômes propres de la fièvre, tels que le froid, la chaleur et la sueur, mais qui se fait reconnoître par la périodicité de ses accès, et par un dépôt briqueté de l'urine.

§. 27. Les fièvres intermittentes, en tant qu'elles sont accompagnées d'un symptôme particulier (*febres comitatæ*), reçoivent la dénomination de fièvre soporeuse, syncopale, asthmatique,

pleurétique, etc. Elles appartiennent à la classe des fièvres malignes.

§. 28. Le type de la fièvre intermittente, relativement à l'apyrexie, est différent suivant que celle-là est quotidienne, tierce, quarte ou redoublée.

§. 29. La quotidienne fait ses accès toutes les vingt-quatre heures et ordinairement de bon matin. Celles des quotidiennes qui attaquent vers le soir, dégénèrent la plupart en d'autres espèces de fièvres. Elles paroissent le plus fréquemment au printemps, plus rarement en automne. Le frisson est médiocre; la chaleur au contraire est brûlante et continue. Elles appartiennent à la classe des intermittentes inflammatoires, quoiqu'elles puissent être gastriques ou nerveuses en même temps. Cette quotidienne ressemble beaucoup à la synoque bilieuse, et est produite par les mêmes influences et constitutions épidémiques. Elle dure ordinairement quinze jours.

§. 30. La fièvre tierce fait ses accès de deux jours l'un, et ordinairement vers midi. Le plus souvent elle est épidémique; elle naît le printemps, et attaque les personnes les mieux portantes. Le frisson est fort et persistant; la chaleur est ardente; la soif et la douleur de tête sont considérables. Quant à sa nature, elle est plus gastrique qu'inflammatoire; aussi les phénomènes gastriques sont-ils constans dans cette fièvre. Elle se termine avec le 5.ᵉ, 7.ᵉ et 9.ᵉ accès. Sa durée est ordinairement de trois semaines, quelquefois aussi d'un mois, principalement dans une constitution défavorable de la saison, ou lorsqu'elle est endémique.

§. 31. La fièvre quarte fait ses accès de trois jours l'un, et commence le plus ordinairement vers le soir. En général les temps de l'invasion des paroxismes, savoir, le matin, le midi et le soir, sont extrêmement importans à connoître. Le matin répond à l'époque où le système artériel prédomine, le midi à celle où le veineux est prédominant, et le soir à l'activité du système lymphatique. C'est

pour cette raison que la quotidienne porte le caractère inflammatoire, la tierce le gastrique, et que la quarte, comme étant l'intermittente légitime, ne tend ni vers l'inflammation ni vers la gastricité. L'invasion des intermittentes en général à des époques fixes du jour, répand quelque lumière sur la périodicité des accès. La quarte se développe ordinairement en automne, dans une atmosphère humide et dans des lieux humides et bas. Il n'est pas aussi fréquent de la voir régner épidémiquement que la fièvre tierce; elle s'associe volontiers à des maladies locales du bas-ventre, qu'elle traîne quelquefois aussi à sa suite. Le frisson est très-violent, et la chaleur est dans la même proportion. Elle a une grande tendance aux rechutes. Sa durée est de six semaines, ou de quelques mois, même d'une année entière.

§. 32. Outre ces espèces de fièvres, il en existe une quotidienne, une tierce et une quarte, doubles. La double-quotidienne a deux accès très-différens en vingt-quatre heures. La double-tierce attaque une fois dans les vingt-quatre heures, comme la quotidienne, mais avec cette différence que les accès des jours impairs se distinguent de ceux des jours pairs par leur durée et par la nature des symptômes. La double-quarte attaque pendant deux jours successifs, mais le troisième est libre. Si cependant il y a encore un paroxisme ce troisième jour, la fièvre est appelée triple-quarte.

§. 33. On divise aussi les fièvres intermittentes en printanières et en automnales. Les premières commencent au mois de Février, et se terminent en Juin et en Juillet. Les automnales commencent au milieu du mois d'Août, durent jusqu'en hiver, et finissent d'elles-mêmes par le changement de la constitution épidémique. Les printanières sont communément plus légères et plus rarement mortelles. Les automnales sont accompagnées de plusieurs symptômes fâcheux; elles ont quelquefois des suites plus graves, et deviennent même quelquefois mortelles.

§. 34. La question la plus obscure et la plus problématique, dans la fièvre intermittente, est la périodicité et le retour déterminé de ses paroxismes. Cependant elle se comporte à cet égard de la même manière que la continente, la continue et la rémittente. Plus la fièvre est de nature inflammatoire, plus ses intervalles sont courts. L'intermittente, et surtout la quarte, participe le moins du caractère inflammatoire : de là vient que son temps d'apyrexie est le plus long. Les résultats sont absolument différens, suivant que le système artériel, le veineux, le nerveux ou le lymphatique, sont primitivement affectés. Si je voulois me servir d'une expression figurée, je dirois que le feu de la fièvre brûle d'une chaleur plus vive dans le système artériel, moins vive dans le veineux et le nerveux, et d'une chaleur plus foible dans le système lymphatique : il faut conséquemment un temps plus long pour le ranimer lorsqu'une fois il a été éteint.

Dans toutes les fièvres où le système reproductif ou gastrique est affecté et où le veineux est en même temps attaqué, nous observons déjà un intervalle assez long jusqu'au nouveau paroxisme. Il en est de même de la fièvre rémittente; pour que l'accès revienne, tout dépend d'une cause déterminante qui fasse renaître la contraction dans le système affecté : ceci est prouvé par l'observation, d'après laquelle les paroxismes anticipent ou retardent suivant que le malade s'est exposé à des influences nuisibles. Il importe même de remarquer que la fièvre quarte est pour ainsi dire la plus régulière et la plus constante dans ses accès; que la tierce et la quotidienne font leurs accès quelquefois avant, d'autres fois après le terme fixé : ceci est donc fondé sur l'état particulier du système affecté.

§. 35. Tout ce qui est capable maintenant de diminuer l'irritabilité du système lymphatique et de forcer l'artère à se contracter, peut renouveler le paroxisme; et c'est dans cette irritabilité affoiblie qu'il faut chercher la cause de la périodicité lente des fièvres intermittentes.

Des circonstances productives des fièvres intermittentes.

§. 36. Le retour fixe de la fièvre intermittente, dans de certaines saisons de l'année, prouve la grande influence qu'exerce le climat sur la production et le développement de cette maladie. Les autres causes productives des intermittentes sont peut-être seulement dans le rapport d'un à vingt. On doit rapporter à ces dernières l'indigestion, les affections désagréables de l'ame, l'acrimonie des humeurs, la présence des vers dans les intestins, etc. L'état chaud et humide, ou froid et humide, de l'atmosphère, est presque seul en état d'engendrer les fièvres intermittentes : de plus chaque point de l'année, même chaque période du jour, paroît correspondre à un système dans l'organisme ; l'automne, le soir, la disparition de la lumière solaire, sont en rapport avec le système lymphatique : de là vient que l'automne est, comme je l'ai dit plus haut, la mère des fièvres intermittentes, et le soir la période du jour où elles font le plus volontiers leurs accès.

§. 37. Selon que la constitution atmosphérique est modifiée, l'intermittente se rapproche, ou de la synoque, ou du synoque, ou du typhus. Voilà comme se forme la fièvre intermittente, inflammatoire, gastrique, nerveuse. La constitution elle-même de l'atmosphère doit être pour ainsi dire mixte pour produire la fièvre intermittente : elle ne s'engendre point dans un été chaud ou un hiver froid; ces saisons la dissipent au contraire : mais l'état mixte de l'atmosphère au printemps, et particulièrement dans l'automne, a la faculté de l'occasioner. Cet état mixte, étant plus ordinaire en automne, provoque aussi la fièvre intermittente la plus prononcée, c'est-à-dire la fièvre quarte. Aussi voyons-nous que dans les endroits de la terre où il règne pour ainsi dire un automne perpétuel, les fièvres intermittentes sont endémiques. Il y a de ces endroits où elles existent toute l'année; d'autres où elles reparoissent à des époques fixes, et chaque fois que les circonstances

propres à l'automne se rencontrent, savoir une constitution chaude et humide de l'atmosphère. La fièvre nerveuse ou le typhus exigeant pour sa formation les mêmes influences atmosphériques que l'intermittente, on conçoit aisément comment celle-ci peut dégénérer en nerveuse maligne et pernicieuse. Il n'y a que la disposition précédente du système nerveux et lymphatique qui puisse déterminer la constitution automnale à produire un typhus.

§. 38. Le caractère essentiel d'une fièvre intermittente, soit inflammatoire, gastrique ou nerveuse, dépend moins de l'influence directe de l'atmosphère, que des autres circonstances auxquelles le corps est soumis : ainsi dans un individu chez lequel la diathèse phlogistique domine en hiver, l'intermittente qui aura lieu sera de nature inflammatoire, tout comme dans la diathèse antiphlogistique, pendant les chaleurs de l'été, elle deviendra gastrique.

§. 39. Personne ne doute du caractère épidémique des fièvres intermittentes ; mais il s'agit de savoir si elles peuvent aussi être contagieuses. Comme ces fièvres proviennent souvent des gaz méphytiques, tout comme le typhus, elles peuvent aussi très-souvent être contagieuses à l'instar de ce dernier ; ce que l'expérience prouve d'ailleurs suffisamment, surtout pour la fièvre nerveuse intermittente.

§. 40. Les intermittentes doubles n'exigent point de traitement différent de celui des simples ; le principal est de les convertir, aussitôt que possible, en fièvres légitimes simples, attendu qu'elles ont une grande tendance à dégénérer en continues. La cure, qui doit être basée sur le caractère de ces fièvres, doit être employée sans retard et doit même être continuée pendant l'accès, les intermittences n'étant que d'une très-courte durée.

§. 41. Ce n'est que dans des cas très-urgens qu'il est permis d'employer, pendant le paroxisme même, des médicamens très-actifs, et particulièrement le quinquina ; excepté ces cas, il est plus prudent de laisser écouler l'accès, attendu que chaque paroxisme a ses différens temps et qui n'admettent point le même traitement.

Pendant le frisson on ne sauroit faire usage d'aucun médicament; on accordera seulement quelques boissons tièdes : pendant la chaleur, surtout lorsqu'elle est intense, les rafraîchissans fixes ne conviennent point. La période de la sueur, devant être considérée comme la crise de l'accès, ne doit être troublée en aucune manière: la nature, contrariée dans ses vues et dans ses opérations, s'en vengeroit infailliblement, et rendroit le prochain accès plus fort et plus violent.

§. 42. Les fièvres intermittentes, compliquées d'une affection locale, soit qu'elles soient antérieures ou consécutives à cette affection, sont très-difficiles à guérir. De cette nature sont particulièrement les fièvres quartes qui s'associent à quelque affection des viscères du bas-ventre, du système glanduleux, ou de quelque autre organe essentiel à l'entretien de la vie. Dans ces cas le quinquina ne convient nullement, et son usage est même quelquefois pernicieux ; il doit en conséquence être remplacé ou du moins uni à d'autres remèdes, principalement au mercure, au soufre doré d'antimoine, à l'oseille, au sénéca, à la digitale pourprée, à la chélidoine, etc.

§. 43. La terminaison des fièvres intermittentes prouve suffisamment que ces maladies appartiennent au système lymphatique. En effet, toutes les fois que cette fièvre ne se juge pas complétement par une bonne crise, et qu'elle ne se termine ni par la santé ni par la mort, nous la voyons attaquer les organes qui sont du domaine du système lymphatique, transformer des glandes, occasioner des obstructions et produire des hydropisies. Ceci arrive particulièrement à la suite de la fièvre quarte, qui, comme nous l'avons dit plusieurs fois, est l'intermittente pure et légitime. Les glandes engorgées elles-mêmes, ainsi que l'hydropisie, prouvent que l'irritabilité est éteinte et presque anéantie dans le système lymphatique. A mesure que la force expansive, déjà naturellement très-foible dans ce système, succombe, la contraction prend

le dessus et fait naître des engorgemens dans les glandes, et par suite des infiltrations et des épanchemens. Les médecins avoient grandement raison de souhaiter la complication d'une fièvre intermittente dans les cas d'obstructions et d'hydropisie ; c'étoit en quelque sorte refaire et reconstruire la maladie (qu'on me permette cette expression), surtout lorsque ces mêmes engorgemens avoient été la suite d'une fièvre intermittente mal traitée.

Du pronostic dans les fièvres intermittentes.

§. 44. Le pronostic est très-favorable dans les fièvres intermittentes en général. Seulement l'intermittente nerveuse peut, tout comme le typus, se terminer par la mort, malgré le traitement le mieux dirigé, attendu que les organes malades passent promptement en gangrène. Les autres intermittentes, qui attaquent le système en général et qui ne sont pas compliquées d'une affection topique, peuvent être guéries, et leur pronostic est en conséquence également favorable. Plus l'intermittente porte le caractère inflammatoire, plus sa marche est rapide et sa guérison certaine: de là vient que la tierce et la quotidienne sont plus faciles à traiter que la quarte, et que les printanières sont plus bénignes que les automnales. Cependant la constitution, l'âge et le tempérament du malade, doivent entrer en grande considération pour établir le pronostic. Les personnes jeunes, sanguines et pléthoriques, guérissent plus facilement que les individus foibles, cachectiques, phlegmatiques et avancés en âge; les derniers, surtout lorsqu'ils ont été attaqués de fièvre quarte, contractent facilement des hydropisies, l'ictère, et des engorgemens dans les viscères, tels que le foie et la rate.

Les intermittentes régulières, et celles dont le type est simple, sont bien plus curables que les irrégulières. Les intermittentes dont les accès sont redoublés, sont plus longues, plus opiniâtres et plus dangereuses que les simples.

Lorsque les accès retardent, c'est un bon signe ; lorsqu'au contraire ils anticipent, c'est une preuve que la fièvre tend à dégénérer en continue. Ceci s'applique surtout à la quotidienne et à la tierce ; la quarte au contraire retarde. On a observé que les fièvres très-régulières et qui ont leur accès toujours à la même heure, sont très-opiniâtres.

La fièvre intermittente ayant son siége dans des organes qui font partie du système reproductif, il importe beaucoup pour le pronostic de savoir dans quel état se trouvent l'assimilation, la digestion et les sécrétions. Les personnes qui digèrent bien et chez lesquelles les fonctions se font avec facilité, n'ont point à redouter une fièvre intermittente. Chez les personnes foibles, au contraire, où l'assimilation se fait avec difficulté, ou qui sont sujettes à des amas de matières bilieuses et pituiteuses, à des renvois et des borborygmes, à la constipation ou à la diarrhée, les fièvres intermittentes sont plus rebelles ou se métamorphosent en d'autres maladies.

Une fièvre intermittente est d'autant moins dangereuse, que de quotidienne elle devient tierce, ou de tierce quarte, quoique par là sa guérison soit rendue plus lente.

§. 45. Pour assurer le pronostic dans les fièvres intermittentes, il faut enfin avoir égard à l'état de la saison; car c'est en comparant cette considération avec les phénomènes de la maladie, qu'on acquiert des notions propres à juger de l'issue qu'elle pourra avoir. Lorsqu'un été chaud et humide est suivi d'un automne très-variable, et que les fièvres intermittentes sont accompagnées dès leur début d'une grande prostration de forces, d'étourdissement et de beaucoup de symptômes gastriques, elles sont d'une nature très-maligne, et le pronostic deviendra très-défavorable, surtout lorsque des individus foibles en sont attaqués. Alors il faut, dans le premier accès, faire attention au délire, à la somnolence, et rechercher si les phénomènes qui persistent pendant l'apyrexie ne sont pas

de la nature de ceux qui accompagnent ordinairement les fièvres sub-continues. Dans ce cas, le pronostic est très-fâcheux, et le médecin doit absolument chercher à couper le prochain accès.

Des indications curatives dans les fièvres intermittentes.

§. 46. La principale indication dans la cure des fièvres intermittentes consiste à réveiller l'activité intérieure ou l'irritabilité du système lymphatique. Il ne sauroit être question ici ni de fortifier ni d'affoiblir, de méthode sthénique ou asthénique. L'écorce de quinquina guérit ces fièvres par une vertu spécifique, et non comme médicament fortifiant, attendu qu'il existe des remèdes bien plus roborans que le quinquina, et qui pourtant ne guérissent pas la fièvre intermittente. Il s'agit seulement de relever le système qui a été opprimé, et c'est ce que fait l'écorce du Pérou à l'égard du système lymphatique.

§. 47. La méthode curative, dirigée contre la fièvre quarte, peut servir de règle de conduite pour le traitement des fièvres intermittentes en général. Dans cette espèce de fièvre le quinquina est le remède spécifique: aussi avant sa découverte ne réussissoit-on que très-imparfaitement à guérir cette maladie, qui dégénéroit fréquemment en hydropisies et en obstructions des viscères.

§. 48. Cependant le quinquina n'est à considérer comme un spécifique contre la fièvre quarte, qu'autant que cette fièvre est simple et sans complication, et qu'elle n'est ni inflammatoire, ni gastrique, ni nerveuse. Cette fièvre quarte légitime est engendrée par l'automne; elle attaque subitement les personnes très-bien portantes; ses paroxismes sont égaux, se font à des époques fixes et déterminées, et pendant l'apyrexie les malades jouissent d'une apparence de santé. Ici l'usage continué du quinquina à la dose d'une once, dans l'intervalle des accès, enlève la maladie sans entraîner les moindres accidens. Il ne faut pas s'attendre pourtant

à voir manquer les accès après les premières doses du spécifique ; il est même rare de dompter cette fièvre avant le septième paroxisme.

§. 49. Il est cependant des cas où le quinquina seul ne suffit pas pour obtenir la cure de la fièvre quarte légitime, mais où il exige le mélange de quelques écorces aromatiques, et même de l'opium. Ces cas dépendent, 1.° de la constitution individuelle des corps, suivant que cette constitution est cachectique, ou que les hommes se nourrissent de beaucoup de farine et de très-peu de substances animales ; 2.° d'une saison automnale prolongée, ainsi que de l'humidité de l'atmosphère.

Voilà donc comme il faut traiter une fièvre quarte légitime, laquelle n'exige en aucune manière l'emploi des vomitifs et des purgatifs.

§. 50. Il existe aussi des fièvres tierces et quotidiennes légitimes, qui, à l'instar de la quarte, demandent pour leur guérison le quinquina sans aucun mélange. Il faut seulement se rappeler que chaque fièvre intermittente parcourt une certaine période avant qu'elle cesse entièrement ; que la quotidienne ne se juge pas avant le septième jour, et la tierce avant le quatorzième ; et il faut se souvenir que les premiers accès d'une fièvre intermittente portent un caractère plus inflammatoire que les suivans. Il est donc nécessaire de saisir le moment où on doit agir, et de ne pas administrer le quinquina en substance avant le septième jour d'une fièvre quotidienne, ou avant le quatorzième d'une fièvre tierce. Pendant ce temps on se bornera à l'emploi du quinquina en décoction, de la serpentine de Virginie, de la valériane, de l'arnica, du camphre et de l'opium ; mais lorsque le moment d'agir avec vigueur sera arrivé, on donnera le quinquina en substance, dans l'intervalle des accès, à la dose d'une demi-once pour une fièvre quotidienne, d'une once pour une fièvre tierce, et de deux onces pour une fièvre quarte.

§. 51. Les intermittentes inflammatoires exigent, dans leur première période, la méthode antiphlogistique, d'après l'acception ordinaire de ce mot. Dans les intermittentes printanières, principalement dans la quotidienne et dans la tierce, il peut se présenter des cas où la saignée est impérieusement indiquée, surtout lorsqu'un hiver très-froid est coupé par un printemps variable. Les personnes jeunes, robustes et bien nourries, demandent le même traitement lorsque les signes évidens de l'inflammation ne cessent pas même dans l'intervalle des accès. Le nitre et les sels neutres seront aussi long-temps indiqués, dans ces mêmes cas, que la fièvre intermittente ne se sera pas convertie en légitime pure; car alors le quinquina devient le seul spécifique.

§. 52. Dans l'intermittente gastrique, les vomitifs ont joui de tout temps d'une grande réputation; et il faut convenir qu'on ne sauroit s'en passer dans ces cas, et qu'ils produisent un effet prompt et instantané. Mais sachons bien distinguer les circonstances dans lesquelles leur emploi convient. La constitution épidémique, les signes connus de la gastricité, très-prononcés pendant le paroxisme et persistant même dans l'apyrexie, nous invitent à faire usage des médicamens antigastriques, jusqu'à ce que la fièvre soit devenue pure et légitime : alors seulement il est permis d'avoir recours au quinquina en substance.

§. 53. Le traitement de l'intermittente nerveuse demande toute la sagacité et toute la prudence du médecin. Tout dépend de la promptitude avec laquelle on démêle sur-le-champ le caractère de la maladie. Il faut ensuite se bien pénétrer de l'idée que cette fièvre n'est qu'un typhus ou une inflammation qui a une grande tendance à la frénésie et à la gangrène. C'est ici le cas d'administrer le quinquina aussi promptement que possible, et de lui associer le musc, le camphre, l'opium, que l'on donnera même durant les paroxismes.

§. 54. Après le quinquina il n'existe pas de meilleur remède

contre les fièvres intermittentes que l'opium, pourvu que ces fièvres ne soient pas de nature inflammatoire. Mais dans les gastriques, où le système reproductif est très-déprimé, où il y a des diarrhées, des vomissemens très-affoiblissans, il est d'une grande efficacité. Lorsqu'on le donne dans ce cas à une dose suffisante, une heure avant l'accès de froid, il le coupe sûrement.

§. 55. Dans la fièvre quarte légitime, lorsqu'elle se complique d'hydropisie, le fer est d'un très-grand secours, lorsqu'il est uni au quinquina, ainsi qu'à d'autres remèdes, tels que la cannelle, la casse, la benoite et la vanille.

§. 56. Le régime enfin doit entrer en grande considération dans le traitement de la fièvre intermittente, d'autant plus que dans l'intervalle des accès les malades ont un bon appétit, mais que leur digestion est en défaut, et qu'au commencement du paroxisme l'estomac se trouve quelquefois chargé de matières indigestes. Ce régime doit donc n'être ni trop nourrissant ni trop sévère. Dans le premier accès d'une fièvre intermittente, on doit se comporter comme dans la continente; mais lorsque la maladie est plus avancée, la diète peut devenir plus substantielle. Il importe encore ici d'avoir égard à la nature de la fièvre intermittente, savoir si elle est inflammatoire, gastrique ou nerveuse. Dans le premier cas, la diète doit être tenue : dans le second, on doit proscrire tous les alimens de difficile digestion, surtout les farineux : dans la nerveuse, il faut suivre le même régime que dans le typhus. La boisson la plus appropriée dans la fièvre intermittente, en général, est le vin pur ou coupé avec de l'eau, suivant les circonstances. Les acides minéraux très-affoiblis sont également recommandables, tels que l'acide muriatique affoibli dans l'intermittente inflammatoire, et le sulfurique dans la nerveuse; dans la gastrique, au contraire, ces acides ne sont pas aussi utiles. On avoit pensé que le besoin des alimens devoit être en rapport direct avec la dose du quinquina; mais cette opinion est erronée, comme l'intermittente nerveuse le prouve suffisamment.

§. 56. La convalescence dans les fièvres intermittentes est d'autant plus importante et plus digne d'attention, qu'aucune autre maladie n'est aussi disposée aux rechutes que celle-là : la raison en est incontestablement dans l'influence prolongée de la constitution épidémique qui a donné naissance à ces fièvres; et ce qui le démontre, c'est la cessation spontanée de ces maladies toutes les fois qu'il se passe un changement dans la constitution annuelle. D'autres rechutes reconnoissent aussi pour cause les écarts de régime, qui proviennent de ce que l'appétit des malades n'est pas en rapport avec l'énergie de leurs forces digestives. Comme c'est tantôt la peau, tantôt le canal alimentaire, qui est affecté dans ces fièvres, il faut y avoir égard dans la période de la convalescence. Dans le premier cas, il faut surtout éviter les refroidissemens, et dans le second, les indigestions. Cette période au reste est toujours en raison directe de la durée et de l'intensité de la maladie. Lorsque celle-ci a été longue, la convalescence le sera de même, et exigera l'usage prolongé des amers, tels que de la gentiane, de l'absinthe, du trèfle d'eau, de l'élixir stomachique de Whytt, de l'essence viscérale de Klein, de celle d'écorces d'oranges, ou de la vanille, etc. etc. Enfin il faut observer que la convalescence est courte dans la quotidienne, plus longue dans la tierce, et plus longue encore dans la quarte; ce qui est même une preuve de ce que j'ai avancé tout à l'heure, que la durée de la convalescence est constamment en rapport avec celle de la maladie, et que la première est d'autant plus courte que la fièvre s'est plus rapprochée de la nature de la synoque. On peut toujours compter huit jours de convalescence pour une fièvre quotidienne, quinze jours pour une tierce, un mois ou six semaines pour une quarte, pour être parfaitement rassuré sur les rechutes.

Histoire d'une fièvre quotidienne.

Le 10 Avril de cette année, je fus appelé pour voir un jeune homme fort, robuste, pléthorique, âgé de vingt-cinq ans, et attaqué de fièvre quotidienne. J'entrai dans sa chambre au moment où il avoit un paroxisme de froid, qui fut bientôt suivi d'une chaleur brûlante, et pendant laquelle le visage étoit tout en feu, la peau sèche, le mal de tête très-violent, avec des transports au cerveau. Ces symptômes ne cessèrent pas entièrement même après la sueur, en ce que le pouls conserva une certaine plénitude et dureté, et que la chaleur brûlante ainsi que la soif n'avoient éprouvé aucune diminution. Comme cette fièvre étoit quotidienne, que le sujet étoit jeune, fort et pléthorique, qu'il avoit fait usage d'alimens et de boissons excitans, qu'il n'éprouvoit aucun besoin, qu'il n'étoit nullement sous le poids de quelque passion triste et sédative, qu'il n'étoit point affecté de maladie locale, qu'enfin la fièvre étoit l'effet de la constitution printanière, je ne pus méconnoître le caractère inflammatoire de cette quotidienne. Je prescrivis en conséquence une saignée, et je mis le malade à l'usage du nitre, des tamarins et autres antiphlogistiques: je lui ordonnai un régime peu nourrissant, des boissons rafraîchissantes, et je le fis tenir dans une température peu élevée. L'état inflammatoire ayant été dissipé par ces moyens, j'administrai le quinquina, et le malade fut bientôt rétabli sans longue convalescence, ayant continué pendant quelque temps un régime légèrement excitant.

Histoire d'une fièvre tierce.

Le 24 Juillet de la même année, je fus appelé auprès d'un journalier, âgé de 50 ans, qui étoit attaqué d'une fièvre tierce depuis le 16 du même mois. Cet homme s'étoit exposé à une grande

chaleur, à un travail excessif, et à des écarts de régime : il avoit, outre les symptômes fébriles ordinaires, des nausées, des envies de vomir et des renvois amers; sa langue étoit chargée; il éprouvoit un sentiment de pression et de tension dans la région précordiale, un mal de tête assez violent, et de l'anxiété; le blanc de ses yeux étoit jaunâtre; l'urine étoit foncée en couleur et également jaune; il avoit une grande soif, et appétoit beaucoup les boissons acidulées. Tous ces symptômes, de concert avec la constitution épidémique de la saison, m'indiquoient suffisamment la nature de la maladie. Comme il y avoit turgescence vers le haut, je commençai par prescrire un vomitif, composé d'ipécacuanha, ce qui fit rejeter une grande quantité de matières saburrales. Je donnai ensuite les sels neutres, associés au tartre stibié, et je fis continuer leur usage aussi long-temps que les coliques, les vents et les borborygmes, m'annoncèrent la présence des saburres dans les premières voies. Ayant réussi par ces moyens à changer cette fièvre gastrique en une intermittente légitime, j'eus recours au quinquina en substance, que je fis prendre dans du vin, et qui débarrassa bientôt le malade de sa fièvre. Je continuai néanmoins encore l'usage des amers, attendu que le système reproductif avoit été considérablement affoibli, et que je voulus rendre aux organes de la digestion l'énergie dont ils ont besoin pour l'exercice de leurs fonctions.

Observation d'une fièvre intermittente nerveuse.

Le 24 Septembre 1807, je fus appelé chez la femme d'un propriétaire cultivateur, âgée de trente-six ans, qu'on me disoit gravement malade, mais que je connoissois déjà comme une personne d'une constitution foible et très-disposée aux accidens nerveux. J'appris à mon arrivée que trois jours auparavant elle avoit

eu des sueurs, qu'elle se plaignoit de découragement, de vertiges, de maux de tête, et qu'elle avoit éprouvé ensuite un frisson suivi de chaleur et de sueur, accompagné de délire et d'un pouls petit et tremblant. Les accidens, à la vérité, avoient déjà diminué au quatrième jour de la maladie; mais la pesanteur dans les membres, la torpeur, le découragement, la prostration des forces et l'irrégularité du pouls, se faisoient encore remarquer chez la malade. La continuation de ces symptômes pendant l'apyrexie, la constitution épidémique, et celle particulière de la femme, m'éclairoient sur la nature de la maladie, que je jugeai être une intermittente nerveuse. J'ordonnai en conséquence un régime approprié, des alimens faciles à digérer et des boissons légèrement excitantes, et je fis prendre intérieurement une décoction de quinquina avec le sirop d'écorces d'oranges et la liqueur anodine minérale d'Hoffmann, dans la vue de couper ou du moins de diminuer le prochain accès. Quoique ce remède eût été pris avec une grande exactitude, cet accès devint néanmoins très-fort, et fut accompagné d'un délire frénétique, d'une grande prostration de forces, d'une trémulence dans le pouls, de palpitation de cœur, d'anxiété, de mouvemens convulsifs, de défaillances, de vomissemens et de diarrhée, avec une difficulté d'uriner. Je me vis en conséquence dans la nécessité d'administrer, même pendant le paroxisme, le musc à la dose de trois à quatre grains par heure, et de donner alternativement, avec la décoction dont j'ai parlé tout à l'heure, une infusion d'arnica avec le camphre. Cet accès se passa heureusement; mais je me décidai de suite pour de fortes doses de quinquina en substance, uni à la vanille : je fus assez heureux pour rendre par ces moyens l'accès suivant moins fort et moins redoutable. Je continuai en conséquence l'usage du quinquina associé à des médicamens aromatiques; j'ordonnai des boissons légèrement excitantes, et des alimens nourrissans, d'une

facile digestion, et proportionnés à l'énergie des organes gastriques. La malade fut guérie de sa fièvre; et pour abréger sa convalescence je lui fis prendre pendant quelque temps les amers, tels que l'élixir stomachique de Whytt, l'essence d'écorces d'oranges, de l'oseille, etc., par l'effet desquels elle recouvra une santé parfaite.

FIN

